

L'affaire de Glozel semble entrer aujourd'hui dans une phase nouvelle: des accusations graves sont formulées ce matin par M. Peyrony, conservateur du musée des Eyzies, et par M. Champion, chef des ateliers du musée archéologique de Saint-Germain.

M. Peyrony accuse Emile Fradin

Dans le *Journal*, on lit, sous la signature de M. Peyrony, les déclarations suivantes:

La commission internationale, dont j'étais membre, ayant déposé son rapport sur les fouilles de Glozel, le docteur Morlet réfute ses conclusions à sa façon. Dans son journal, *La Dépêche de Vichy*, du 25 décembre 1927, il défend sa cause en jetant la suspicion sur quelques membres de la commission.

Je me garderai bien d'empiéter sur ce terrain scientifique, qu'en ma qualité de primaire je n'ai jamais abordé; mais, puisque la comédie continue, je me vois forcé par les événements de sortir de la réserve que je m'étais imposée.

Aujourd'hui, j'accuse Emile Fradin de m'avoir menti une première fois, dans le champ de fouilles de Glozel, à côté de la grande « tombe ». Je lui montrai une brochure intitulée: *Vestiges préhistoriques recueillis dans la région de Ganat*, par Georges Guillon, contenant diverses gravures de haches polies. Je lui fis remarquer que les dessins de ces outils étaient faits de telle façon qu'ils donnaient l'illusion que le tranchant était strié, ce qui rappelle la technique de la plupart des « haches » de Glozel. Je

lui demandai s'il n'avait jamais vu ou eu entre les mains cet opuscule.

« Non », me répondit-il.

Je lui montrai ensuite une notice de Francis Pérat intitulée: I. Hache gravée. — II. Amulette avec signes cabalistiques. » Je lui demandai alors s'il ne connaissait pas cet opuscule et s'il n'avait jamais vu la hache gravée et le nodule en schiste à inscription STX qui y sont figurés.

Il me répondit: « J'ai vu la hache chez M. Clément, mais je n'ai jamais vu le schiste à inscription ni la brochure. »

Or, Emile Fradin a vu le tout et bien autre chose, vers fin juillet ou début d'août 1924, avant toutes les découvertes sensationnelles, chez M. Clément, actuellement instituteur à Chantelle, précédemment à La Guiermie (Allier).

J'accuse Emile Fradin de m'avoir menti une seconde fois, le même jour, vers 16 heures, au-dessous du hameau de Glozel, dans le chemin qui conduit au champ de fouilles.

Après lui avoir demandé à voir sa bibliothèque, dans laquelle je n'ai remarqué, comme je m'y attendais, que des ouvrages insignifiants, je lui posai cette question:

« N'avez-vous jamais eu chez vous l'ouvrage de Carolus Lamblin, *Révolutions sensationnelles des vrais secrets des sciences occultes* ? »

Il me répondit deux fois qu'il ne le connaissait pas.

Or, M. Augustin Bernard, professeur à la Sorbonne, visitant le musée Fradin en 1926, jeta un coup d'œil sur la petite bibliothèque aujourd'hui disparue. Il fut étonné de rencontrer chez ces paysans certains ouvrages et il prit le titre de l'un d'eux, précisément celui de Lamblin. C'est lui qui m'a fourni le renseignement ci-dessus.

Il est certain qu'Emile Fradin a vu, ou a eu en mains, tous ces documents. Pourquoi nie-t-il? Enigme.

La confrontation entre MM. Augustin Bernard, Clément, Emile Fradin et moi en donnerait, je crois, la clef. A ceux qui ont intérêt à la provoquer à en prendre l'initiative.

D. PEYRONY,

Conservateur du musée des Eyzies.

Le rapport de M. Champion

A un rédacteur du même journal, M. Champion, qui est, comme on sait, chargé de rédiger le rapport demandé par le ministre de l'instruction publique, a déclaré:

Mon rapport ne sera pas violent. Il sera net. La collection des objets trouvés à Glozel est invraisemblable. J'ai tenu, dans ces rudes mains que vous voyez là, à peu près tout ce qui a été découvert en vestiges préhistoriques. Les objets de Glozel ne présentent aucune des caractéristiques élémentaires de ces trésors, authentiques, eux. La plupart ont dû être copiés sur des manuels de préhistoire. Prenez, par exemple, les harpons de Glozel, en os. Ils sont la copie, mais la copie maladroit, de quelques-uns des harpons magdaléniens à double rangée de dents; les autres des harpons arisiens à la seule rangée de dents. Il y a entre ces deux sortes de harpons la différence de deux périodes, du paléolithique au néolithique, c'est-à-dire quelques dizaines de milliers d'années. L'esprit de Glozel, puisqu'il faut l'appeler ainsi, n'en a eu cure. Malheureusement ses harpons sont mal faits, inutilisables. Comme il prenait modèle sur des gravures, il a été très gêné pour faire l'envers et le profil de ses copies et la maladresse est là, flagrante. Il a cru bon de faire deux ou trois harpons en pierre, ce qui est invraisemblable, sans arêtes, lourds, arrondis, ridicules. Il a voulu reproduire sur quelques-uns des motifs ornementaux que portent des harpons magdaléniens. Mais il a donné une encoche au hasard, d'un effet détestable.

Enfin, j'ai reconnu, de façon formelle, que ces objets avaient été travaillés avec des objets en métal. Ceci est absolument certain. Les objets véritablement préhistoriques, façonnés avec des grattoirs de silex, ont un aspect que je connais dans son détail. A Glozel, j'ai vu les copeaux d'os enlevés par la lame plate d'un couteau, j'ai retrouvé des coups de lime caractéristiques, les effets de la gouge et du burin. Au dos de toutes les pierres gravées préhistoriques on trouve des « cupules », une sorte de pointillé grossier fait par percussion et dont on ignore la signification. A Glozel, les « cupules » sont bien là, mais elles ont été faites avec une mèche de bon acier montée sur un vilebrequin. Je peux représenter, à côté l'un de l'autre, le véritable objet magdalénien ou arisien qui a servi de modèle. L'objet de Glozel copié et l'instrument d'acier qui l'a fait.

Tous les traits, toutes les blessures faites par l'acier sont à Glozel sans patine véritable. Voyez ces galets, ces pierres gravées d'un néolithique, certain celui-là. Le trait fait au silex par notre lointain ancêtre a repris avec le temps la couleur exacte du fond. A Glozel, les dessins sur galets sont blanchâtres. Les cupules sont nettement blanches. Sur les os, les coups de lime ont laissé des traces fraîches. Sur les briques, certains traits profonds sont si récents que l'on voit au fond la terre fraîche et vierge de toute souillure malgré l'enfouissement.

Croyez-moi, tout cela est absolument neuf. Les objets de Glozel n'ont pas dix ans, ils n'ont pas cinq ans. Ils sont d'hier.

Les harpons, les bobines, les pointes ont été taillés dans des os qui, presque tous, sont frais. Des os du pot-au-feu de la veille. Certains suent leurs matières grasses. Il y a pourtant dans la collection trois ou quatre os plus anciens et qui présentent mieux un degré avancé de décomposition. Ce sont ceux-là que l'on a envoyés au professeur Mendès Correa pour qu'il les analyse. Et des os comme ceux-là, on en trouve à peu près à discrétion. Tenez!

M. Champion va chercher dans un coin une

caisse pleine d'ossements grisâtres et durcis. Ce sont des débris humains découverts dans les cimetières mérovingiens du septième siècle. Puis le savant praticien continue:

Regardez ces os qui ne sont dans le sol que depuis treize siècles. Les racines et les radiceles les ont entourés, se sont collées à eux, se sont nourries d'eux et les ont littéralement gravés de cicatrices multiples. Tous les os de Glozel sont nets, neufs, encore une fois, tout frais.

On a parlé du travail qu'il y aurait pour un homme à fabriquer ces trois mille objets. Je me charge d'en faire un semblable toutes les dix minutes.

Voilà quelques-unes des constatations que je publierai dans mon rapport. Je rappellerai en outre qu'il est invraisemblable que des objets anciens puissent être trouvés debout. Cela ne s'explique à Glozel que parce qu'ils ont dû être introduits dans le gisement par la surface.

Je conclus en niant l'authenticité des objets de la collection de Glozel.

M. Champion s'est levé, énergique, net, droit. Mais la question brûlante, je veux la poser:

— Que pensez-vous de Fradin?

La réponse vient vite:

Je crois Emile Fradin très intelligent. Avec l'instituteur Clément, il apprenait beaucoup, il s'intéressait à tout. Il faisait de la T.S.F. Il peint paraît-il, d'agréables aquarelles dont il fait lui-même les cadres. Il est adroit de ses mains, habile de son esprit. Il peut très bien avoir fait les objets de Glozel.

L'alphabet de Salomon et les tailleurs de pierre

D'autre part, une note nouvelle est donnée, dans *l'Œuvre*, par M. Bernet Albert de Séméac, dit « Liberté », grand maître des compagnons tailleurs de pierre, dont l'ordre remonte au temps du roi Salomon.

M. Bernet Albert de Séméac possède tous les alphabets internationaux « qui sont signifiés par la France aux Compagnons du monde », et il s'est donné la mission de mettre au point l'histoire compagnonnique. Il a retrouvé, dans un alphabet de Salomon dessiné en 1509, et dans « le premier alphabet syriaque de la plus grosse lettre », quelques-uns des caractères de Glozel...

— Qu'en concluez-vous? lui demanda le rédacteur de *l'Œuvre*.

— Rien, répondit-il. Rien du moins que je me croie autorisé à divulguer. Je rassemble des documents, je recueille des matériaux, je les livre à ceux dont la compétence pourra nous faire approcher de la vérité. Pour Glozel, le roi Salomon me garde de prendre position! Mais je m'étonne qu'on n'ait pas eu l'idée de rechercher par quel procédé les briquettes ont été inscrites. Ont-elles été gravées à l'os, au silex, ou par le moyen d'un outil moderne? Le microscope ne révélerait-il pas, à un œil avisé, le procédé de la gravure? Si on découvrait que les pierres de Glozel ont été gravées à la lime, aucun doute ne subsisterait dans les esprits.

— Mais vous, croyez-vous à leur authenticité? — Oui. Quant à l'époque, je fais toutes mes réserves. La question, d'ailleurs, dépasse ma compétence.

Mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'y a pas un terrassier à Paris qui ne soit capable de dire, à quelques années près, à quelle époque un terrain a été remblayé. Il eût donc été préférable, peut-être, dans l'intérêt d'une vérité immédiate et de principe, d'envoyer, au lieu de savants éminents dans leur science, un bon compagnon, qui sache ce que c'est que la terre et qui ait l'habitude de travailler « sur le tas », comme nous disons en langage de métier.

Journal des débats
08/01-1928

